

du sublime de l'obscène: pensées royales

Louis Marin

Du sublime

Une scène résumerait ou plutôt condenserait tous les signes et insignes du pouvoir politique à son plus haut régime de puissance : le roi contemplant son propre portrait. Elle révélerait à son metteur en scène le caractère imaginaire dont tout pouvoir, dans le désir d'absolu qui lui est consubstantiel, est affecté. En reconnaissant l'icône du Monarque qu'il veut être, il se reconnaîtrait, il s'identifierait à son portrait. L'envers caché de cette contemplation serait alors l'évanouissement du modèle. Certes le prince n'est pas passé de l'autre côté du miroir de Narcisse. Il imite seulement son portrait comme le portrait imite le roi : roi de représentation et représentation de roi, mutuelle mimésis où se lit la figure fondamentale de tout pouvoir et de toute représentation, où l'un et l'autre se subordonnent, s'appartiennent, s'approprient dans une exacte réversibilité. La représentation du roi serait à la fois la qualification exacte de son pouvoir et son moyen le plus efficace ; mais avec son inverse, « roi de représentation », une distance ironique creuse pour la scinder, l'adéquation de la représentation et du pouvoir et la rendre inégale à soi-même : une part de la puissance brute, de la violence immédiate qui se repère dans tout pouvoir comme son origine, son fondement et son dernier recours, se perd dans la théâtralité où cependant il s'accomplit et se légitime. Représentation de roi ; Roi de représentation : d'un côté, seulement une image ; de l'autre, un rôle et dans cette réversion, un individu « réel » disparaît, mais à cet évanouissement, le « roi » gagne une capitale, une majuscule : le Roi. Son nom — sémantiquement — n'a pas changé, mais par la représentation de son image, une lettre, le R de ce nom s'exhausse et s'exalte : excès du signifiant qui inaugure le nom commun, mais sans déborder son sens ou sa limite, pour en faire un nom propre, pour signifier son unicité, pour marquer un supplément symbolique qui ne convient qu'à un seul : par la représentation, le comble du pouvoir ; par le pouvoir, le comble de la représentation : échange où ils s'accomplissent, adéquation où ils se légitiment ; mais aussi excès d'un double défi par une surenchère mutuelle : non par transgression des limites mais ce qui remplit le lieu, le rôle, l'image, le nom au-dessus de leur mesure sans jamais la déborder

cependant ; en bref, un comble, précisément le sublime du pouvoir et de la représentation.

Le corps du roi, c'est son portrait ; le portrait du Roi, c'est le Roi — dans une impressionnante évidence : le Roi d'abord par l'amoncellement des signes royaux qui produisent son identité, son être, sa présence, non pas ceux d'un individu mais ceux de sa dignité, de sa fonction, de son rôle : il n'y a pas un élément du portrait qui ne soit ornement symbolique ou pièce d'histoire, du grand dais au baldaquin écarlate et or au tapis cramoisi, du trône doré à velours azur fleurdelysé, du manteau royal bleu au sceptre d'or, de la grande perruque rituelle, à l'épée de Charlemagne, du collier de l'ordre du Saint Esprit sur le jabot de dentelles aux souliers blancs à talons rouges... Il n'est pas jusqu'à la lumière et l'ombre jouant sur le métal, les pierres précieuses, les marbres, les étoffes qui ne définissent ce lieu et ses figures dans le *numen* divin qui enveloppe le corps royal, en couvrant sa face d'une mystérieuse sublimité.

Le Roi est debout. Mais s'est-il levé de son trône ? A-t-il descendu d'une marche l'estrade qui porte le siège de majesté ? En vérité, ni en repos ni en mouvement, ce fourmillement ordonné des signes porté par un corps-mannequin. Le Roi est debout fixé dans la pose, en pause dans la pose : main gauche posée sur la hanche, coude du bras supportant le pli relevé en revers du grand manteau de velours et d'hermine ; main droite sur le sceptre planté sur le tabouret ; deux jambes gainées de soie blanche ; figure suspendue d'une danse immobile qui façonne une sorte d'idéalité corporelle dans un instant où une durée infinie se ramasse dans un moment dense : « le Roi ». Le portrait d'apparat du Prince est apostrophe, nomination du nom, *epideixis* icôniques, hors temps, hors aspect, hors modalité, présent pur, intemporel, permanent de la présence — en représentation. Présent, *prae-sens*, non pas être là, devant, mais être en avant, en état d'imminence et de suspens, excès de présence, dans les limites de la représentation, qui en sature l'ordonnement, qui en opère la complétude sans compromettre sa hiérarchie ni son économie, la dépense profuse qu'elle donne à voir et la réserve inexhaustible où elle puise. Le Roi dans le portrait de sa sublimité regarde mais ce n'est pas son sujet écrasé par la gravité de la dignité, ce n'est pas même le modèle du roi qu'il contemplerait dans sa figure parfaite. Le Roi ne regarde rien. Comme la pose était le comble d'un état et d'un mouvement, le regard est l'excès ultime, la passion extrême du visage annulant toute passion déterminée dans l'imminence de la présence.

Sublimité de la représentation royale entre une jambe et un regard, entre l'ostentation d'un corps d'amour et celle d'une face de pouvoir, entre-deux vertigineux de l'amour et de la loi où la représentation esthétique et le pouvoir politique se ressource mutuellement pour opérer les irrésistibles effets de la persuasion séductrice et de la majesté apathique de l'État-Moi.

« Son sommeil, au milieu de tant de santé, était toujours agité et inquiet, un peu plus qu'à l'ordinaire, parlant souvent et même quelquefois se levant du lit, ce qui m'était un indice convaincant de quelque bile échauffée aussi bien que l'effet des grandes affaires dont il décidait dans la journée et dont les images repassaient pendant la nuit et réveillaient les actions de l'âme durant le repos du corps... Il faut y joindre encore la chaleur de ses entrailles comme une disposition du sujet très propre à être ébranlé à la moindre occasion... visage échauffé, pesanteur de tête et nonchalance de tout le corps, chagrin même et mélancolie sans aucun sujet, accidents... dont il contracte les causes par le peu de repos qu'il se donne, veillant trop et ne dormant pas assez pour un homme dont l'esprit travaille autant que le sien. »

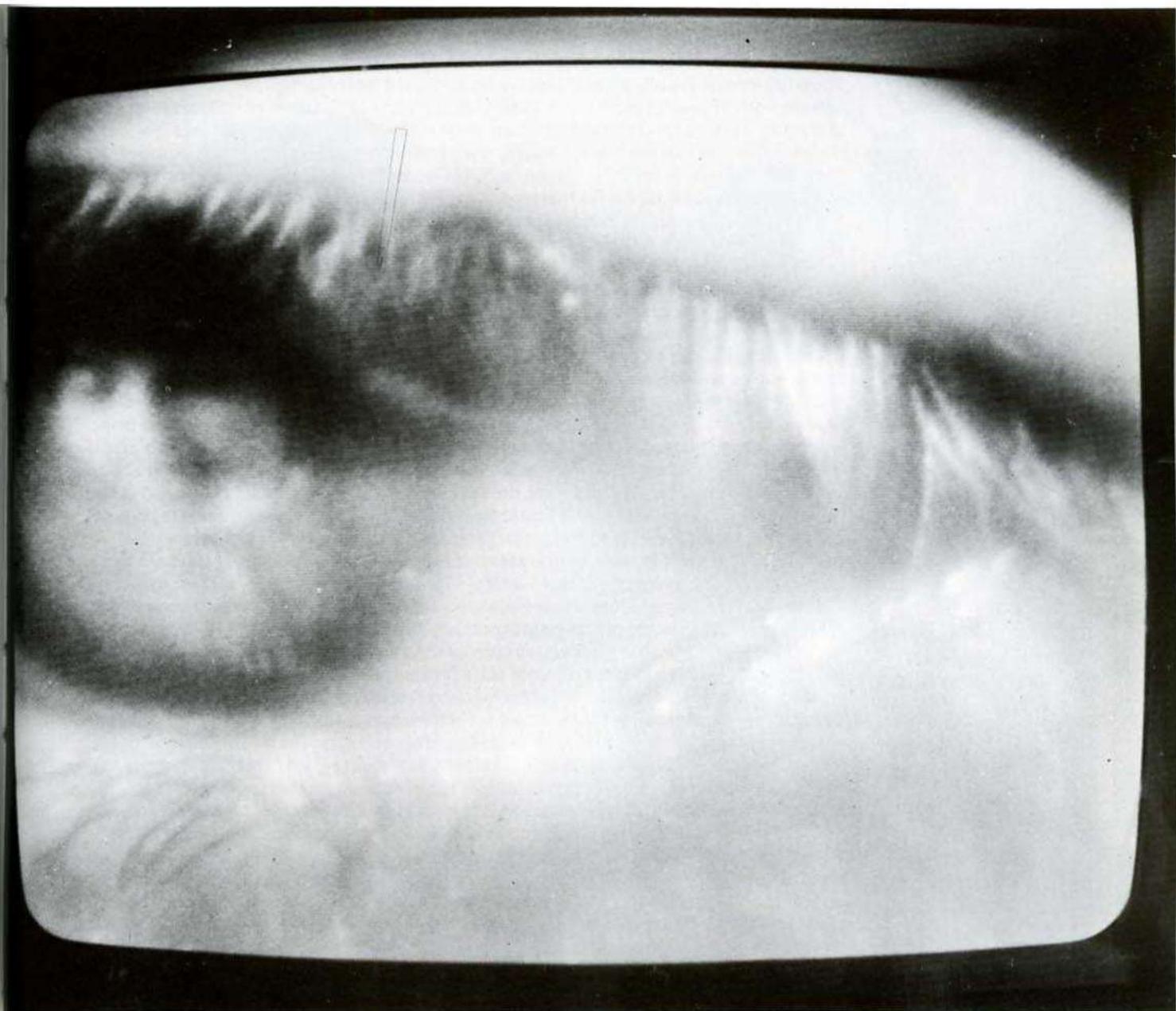
Journal de la santé du Roi Louis XIV de l'année 1647 à l'année 1711 (années 1673,



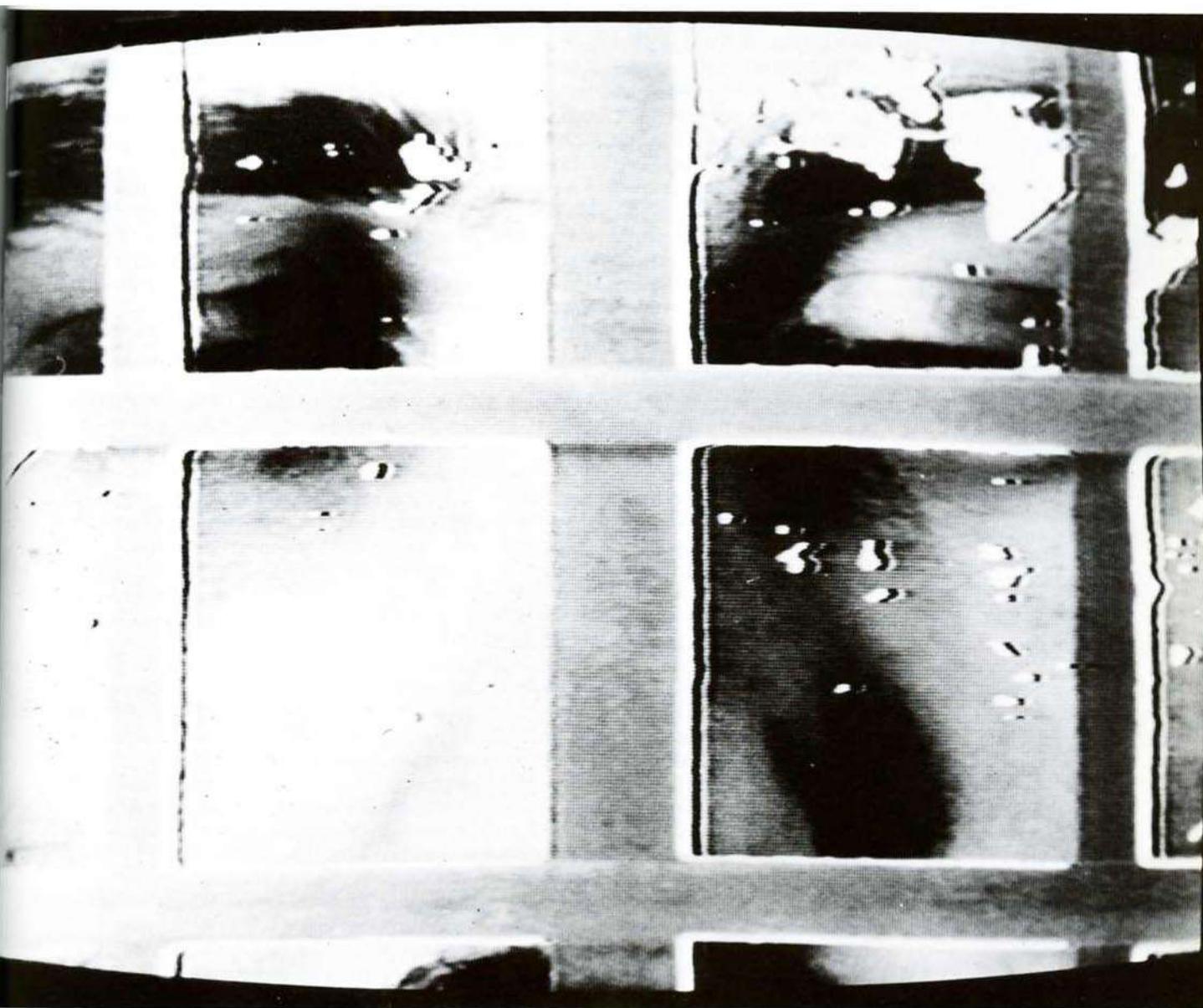
De l'obscène

« Tu en fais trop, tu en rajoutes et du même coup le spectacle que tu m'offres pour me persuader ou me faire croire, la scène où tu joues, que tu me joues pour me séduire s'éloigne d'un degré imperceptible mais suffisant pour se placer dans une nouvelle distance : trop loin, pour que franchissant imaginativement la rampe qui me séparait, moi spectateur assis dans mon fauteuil sur l'estrade rituelle, de toi acteur trop empressé, à son pied, j'en vienne à entrer dans ton jeu, à coïncider avec ton personnage, à remplir ton mannequin de mes craintes et de mes espoirs, de mes désirs et de mes haines, à m'identifier à toi en me reconnaissant moi déjà là sur cette scène. Ironie : au lieu de l'éclair d'un regard convaincu, au lieu de l'élan d'une connivence, dont je sais que tu guettes les signes sur mon visage, le retrait dans l'apathie, le recul ; une plage de neutralité, parfois même un demi-sourire.

« Je vois clair dans ton jeu ; je te vois venir : tu n'as pas trouvé la bonne distance — ni trop loin, ni trop haut, ni trop bas, ni trop près — la juste distance qui t'aurait permis de jouer juste, de mesurer ton geste, de placer ta voix, de porter l'effet de tes accents, l'exacte distance où s'effacent les excès dans les défauts, le « trop » dans ce qui manque et où se forme la figure parfaite. Parce que tu en fais trop, tu t'éloignes soudain sur une autre scène et dans le même moment, je te suis proche à te toucher : je discerne la sueur sur ton front, la salive à la commissure de tes lèvres, jusqu'au battement d'un petit muscle de ta paupière, le frémissement de tes mains, le frottement fébrile de l'index et du pouce : ces accidents, ces menus événements de ton corps et de ton visage contre lesquels ta volonté la plus attentive ne peut rien m'en disent en un instant plus que les phrases bien liées de ton discours, et l'accent de vérité, de sincérité qui anime ta voix. En un instant mon oreille est trop près de ta bouche comme si je l'avais tendue pour entendre un secret que tu m'aurais chuchoté pour moi seul dans la foule des courtisans et je n'entends plus ce que tu me dis mais les reprises de ton souffle, le halètement dans les mots que tu prononces et qui les efface pour moi et je n'écoute plus que la machinerie de ta parole, derrière elle, éternuements, éructations, crachements, sifflements. Tu en fais trop ; tu en rajoutes, tu ne me persuades plus, tu ne séduis plus et au lieu du plaisir de me reconnaître en m'effondrant dans le portrait de moi que tu dresses avec un art consommé, je me retire, ironique, de ton jeu et parce que « je te vois venir », à la neutralité impassible que doit garder le prince lorsqu'on s'adresse à lui, où se dissimule le désir délicieux de croire qu'il est bien celui dont le discours d'éloge dresse le portrait et de tomber ainsi dans les rêts du beau langage où il doit penser que se construisent la vérité de son pouvoir, la grandeur de l'État qu'il incarne, me voici solitaire, abandonné à moi et en même temps fasciné par ton corps, ton visage, ta voix. A une infinie distance de toi qui parles cérémonieusement, que l'étiquette place à la position exacte, à la rigoureuse distance de mon fauteuil qu'exige la hiérarchie mais en même temps si près de toi que dans le ballet de ton corps et de tes mots dont j'ai moi-même institué la chorégraphie, il y a bien longtemps, parce que je savais sans l'avoir jamais appris que la toute-puissance de l'État était d'abord ce jeu contraignant et absurde, je ne vois plus que la goutte de sueur qui coule de ta perruque sur ton front, la salive de tes lèvres que la poudre du fard n'absorbe pas ; je n'entends plus que les soufflets de tes poumons dans ton discours ; je ne sens plus que l'odeur un peu rance de ta chair usée que les parfums n'arrivent plus à couvrir. Fascination : je vois clair dans ton jeu mais non pas la charge que tu veux obtenir ou la pension que tu finiras par m'arracher avec cet éloge très calculé que tu m'adresses ; non pas la cabale dont je sais que tu te fais le porte-parole et les insinuations malveillantes dont tu me laisses



déchiffrer les intentions ; non pas même un secret que je serais censé ignorer et que tu trahirais étourdiment — comment pourrais-tu être imprudent dans un discours de ce genre dont je connais par avance les éléments et les compliments dont il doit nécessairement être composé ? Ce que je vois dans ton jeu, ce n'est pas sa stratégie, ce n'est plus sa mise en scène que j'ai moi-même réglée, les tactiques que tu décides, au coup par coup, dans les mailles serrées du discours cérémoniel où tu veux me prendre ; c'est le sous-jeu tout à coup exhibé, ta chair dans ton corps, l'ossature du mannequin qui porte tes habits, rubans et brocatelle, tout à coup tellement visible qu'elle fascine mon regard devenu myope. Tu en fais trop, sans le vouloir assurément car tu sais bien qu'alors la flatterie se retourne en son contraire et tu es trop vieux courtisan pour ne pas savoir le point indivisible d'inversion que nul discours d'éloge, nul compliment ne franchit sans tomber dans l'impuissance ou le ridicule. Tu en rajoutes et assurément ce n'est pas ton discours qui t'entraîne au-delà de tes intentions puisque tu n'y dis rien que je ne sache déjà. Serait-ce donc moi qui t'écoute avec cette majesté que toute la cour et mes peuples, malgré ma taille, me reconnaissent, installé dans mon fauteuil, immobile, qui me retire dans l'infinie distance ironique de ma dignité, moi qui, cependant, en un instant, me précipite trop près de toi, malgré que j'en aie, pour trop voir, trop entendre l'écoeurante obscénité de ta chair, de ton visage, de ta voix, de tes gestes. Étrange malaise que cette précipitation, que cette fascination dont je sais que je ne laisse rien paraître à l'extérieur et qui pourtant m'infecte au point de ne plus sentir que l'écorce solennelle par laquelle je me montre à la cour ; sentir, c'est encore trop dire puisque je suis vide, puisque toute sensibilité, toute vie s'est retirée dans le bref instant où je te vois, je t'entends — trop — comme si je n'étais plus qu'une surface sans intérieur qui se mesurerait exactement à la platitude de ton attitude et des propos élogieux que tu débités devant moi. Je sais aussi qu'aux yeux du monde qui est cependant le meilleur juge de ces choses, cette superficie sans couture se nomme profondeur, celle où il pense que se méditent et se dissimulent les coups d'État du monarque. Tu en fais trop, tu en rajoutes, et pourtant tu joues parfaitement ton rôle dans la grande représentation politique dont tu es un des multiples rouages et dont je suis l'autre — je ne me le cache pas, un rouage seulement, mais essentiel puisque tous les autres enclenchent leurs mouvements aux miens — la grande représentation que j'ai trouvée prête à me recevoir quand je suis monté sur le trône et toi, lorsque tu vins à la cour. Tu joues ton rôle et je joue le mien et la représentation déploie sans fin ses fastes réglés par la hiérarchie de ses plans, l'ordre de son étiquette jusqu'aux abîmes de ma sagesse et de ma puissance divines dont elle représente le secret en le dérochant puisque je n'en connais pas moi-même le fond. Et cependant tu en fais trop et, trop près de toi, fasciné par cette goutte de sueur qui coule de ton front sur la joue, j'en fais trop, comme toi, je vois trop bien — je ne vois plus qu'elle et je suis devenu cette surface comme tu n'es plus que cette machine à ressorts et à soufflets, érucante, crachotante, suante, toussante, étalée, absurde ; et la belle représentation du pouvoir d'État ainsi, instantanément, se dérègle par aplatissement. J'ai soudain le sentiment que tout est en suspens dans un moment qui s'étire continûment, interminable, comme ce jour au siège de Namur où une bombe était tombée dans la tranchée. Cette minute fut un siècle et au silence des choses et des hommes je sentis pour toujours ce que c'est que d'être Roi, l'impossibilité de la mort pour nous qui sommes d'une autre nature, notre Sublimité, le comble de la représentation royale, en cet indicible moment, tous les regards fixés sur moi, attendant l'explosion et moi, impassible, comme si je conduisais la parade et ce me fut une idée, au retour de la campagne, lors des divertissements à Versailles, de faire enflammer, la dernière nuit, les machines à feux d'artifice jusque-là invisibles, qui les avaient produits, illuminant un court moment, par la destruction même des dispositifs à lumière, les jardins, les eaux, le palais, la cour, mettant à son comble la représentation de fête par sa consommation éclatante ; ce fut, j'y pense aujourd'hui, comme si la bombe de



Namur avait attendu plusieurs semaines le spectacle de mon triomphe, mis en suspens le temps des hommes pour exploser à ma gloire. Cette goutte de sueur qui coule sur ta joue quand tu t'agites pour proférer mon éloge suspend aussi le temps mais bien autrement que la bombe hollandaise, non dans l'exaltation de mon corps divin mais dans une irrésistible fatigue, la menace d'une mort inconnue, obscène. C'est pourquoi je ne t'en veux pas parce qu'à vrai dire, ni toi ni moi ne savons ce qui, en ce moment, a lieu. Le spectacle où tu te mets en représentation pour prononcer mon éloge a fui en un point, indiscernable, à l'infini, te laissant seul gesticuler tes mots, dérisoire, comme une grosse larve marine bavant sur le sable d'une plage d'où la mer s'est retirée, et moi, soudain myope, médusé par cette goutte de sueur qui n'en finit pas de couler le long de ta joue : absurdité où tout se défait, par simples juxtapositions, où le visible qui ne s'offre au regard qu'en prenant appui sur l'ombre invisible des choses qui se montrent à la lumière, s'évanouit, non parce qu'il ferait soudain très noir mais parce qu'il n'y a plus rien à voir ; non que la scène soit vide de ses acteurs, toujours on les supposera retirés dans les coulisses ou perdus dans les cintres ; non que le rideau soit tiré sur la pièce à son dénouement, on imaginera la mystérieuse pénombre du plateau que les spectres des héros hantent le jour avant d'y réapparaître dans la splendeur de leur représentation un prochain soir. Il n'y a plus rien à voir parce tout est en vue, tellement en vue que je n'en finirais pas de te dire ce que je vois dans ce que tu me montres et qui habituellement s'enveloppe d'un mot, tellement en vue que tout, et au même degré, et sans différence, est présent dans une imminence abstraite et menaçante qui aveugle. Étrange malaise que ce changement qui infecte le monde, les choses, les hommes, les mots, dans mon palais, ma cour, mon trône, dans le lieu de la représentation, dans le centre de l'État où je me place et où je trouve ma toute-puissance ordonnée. Quel étrange malaise que cette présence trop proche d'un corps en menus détails dont chacun s'impose absolument, à côté de tous les autres, pour fixer mon regard au point de s'effacer par éblouissement ; je ne sais plus, un instant, qui voit : la goutte de sueur qui coule immobile, minuscule, sur la joue est devenue un œil sans regard et qui pourtant m'épingle. J'imagine ainsi Méduse dont on m'a conté l'histoire : yeux grand ouverts, yeux multipliés des serpents de la chevelure, et lorsqu'elle surgissait au détour d'un chemin, soudain le monde et son paysage, les rochers dans le désert érigés en statues, le ciel, tout alors fuyait en un instant, très loin, trop loin et le regard du voyageur s'immobilisait, refluit dans l'orbite, repoussé par ces yeux sans regard, par le souffle de la bouche ouverte, sans voix, sur une langue rouge, pendante. Fasciné par la goutte de sueur, par cet œil, par Méduse, j'ai eu une pensée pour la Beauvais, la femme de chambre de la Reine Mère, cette créature borgne qui m'apprit à coucher avec les femmes ; ses jupes relevées, jambes pendantes, écartées, au bord du lit, et le sexe ouvert, et par dessus le taffetas froissé, son œil qui me fixait et la bouche à demi édentée de son rictus engageant. J'ai relu récemment quelques pages du journal de santé que rédige dans le secret mon médecin Fagon. Il explique ainsi l'étrange malaise : des vapeurs élevées de la rate, porteuses des livrées de la mélancolie et du chagrin. Mais à quoi bon savoir puisqu'il ne me guérira pas. En revanche, s'étaient sur la page, les artères, le cœur et le poumon, l'agitation des esprits dans l'œil, leur tournoiement au principe des nerfs : en lisant, je regardais mon corps, ses parties montrées ligne après ligne, disposées sous la lumière égale des mots médicaux, et la nuit épaisse des organes, des sucs et des humeurs, des biles et des liqueurs se dissipait. Je n'avais plus d'intérieur ; je retrouvais dans les excréments les petits pois et les artichauts que l'on me prépare pour le temps du Carême, et dans les urines, les mousses aigrettes du vin de champagne que j'aime boire frais malgré l'opposition des médecins.

« Ce corps plat dispersé sur la page en esprits, canaux et tuyaux, liquides et sérosités, os et pustules m'a saisi jusqu'au vertige, à l'étouffement et au

tournoiement de tête qu'il devait expliquer, comme me fascine la goutte de sueur qui coule le long de ta joue.

« Il suffit pour que cette angoisse obscène cesse que je déplace mon regard de quelques pouces pour contempler, au-dessus de ta tête qui amorce le mouvement cérémoniel de la révérence, la représentation royale de Moi, le grand portrait du Roi que j'ai fait placer en face de mon trône, la sublimité de mon corps divin dans la pose tenue où ma dignité se condense et dans le regard impassible qu'il adresse.

« Ton dernier compliment s'étouffe sous ta perruque inclinée. Je suis bien tel que tu as dit que j'étais : Roi, le plus grand qui fût sur la terre, aimable en paix et terrible en guerre, Seul enfin comparable à soi. La représentation s'achève pour aussitôt déployer une autre de ses figures. Je jette les yeux sur tout, des yeux de maître : tout est à sa place, sur la scène, en ordre. » ■